

Les grandes dames de la scène

Lynda Burgoyne

Numéro 80, 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Burgoyne, L. (1996). Les grandes dames de la scène. *Jeu*, (80), 37–41.

Les grandes dames de la scène

Luce Guilbeault dans
la Nef des sorcières
(TNM, 1976).
Photo : André Le Coz.



La vérité, on ne peut l'avoir, seulement la vivre. La vérité c'est vous, madame : de la lumière qui vient, de la lumière qui passe. Le plus profond des mystères est en vous révélé, donné à qui le veut.

Christian Bobin, *l'Inespérée*

Je sais bien que cela ne fait pas très original de lire Bobin au moment où les rayons des librairies regorgent de ses nombreux ouvrages. Mais, quand même, reste que c'est beau, Bobin. Quel rapport avec les femmes et le théâtre, me direz-vous ? Aucun, à première vue. Mais il me semble qu'en lisant Bobin je me rapproche du vrai. Je trouve dans ses mots cette chose indescriptible, qui n'est même pas une chose, et qui me hante. Le langage de cet auteur m'émeut. Son langage est lumineux, d'une saine transparence. C'est bien cela, je crois, qui me rapproche de Bobin, la lumière. L'éclairage singulier qu'il jette sur le monde... ce mystère qui crée la différence.

Cette singulière différence, je la retrouve dans l'art des femmes. Bien sûr, leur art n'est jamais que de l'art. Ni plus grand, ni plus petit, ni plus beau, ni plus laid que celui que produit l'autre sexe. Pourtant, il me semble que l'imaginaire féminin fraie dans des avenues plus vraies, d'un naturel plus senti, moins calculé, du moins est-ce ainsi que je l'appréhende, et ainsi qu'il m'est révélé. Sont-ce ces avenues que la critique nomme autrement le narcissisme ?

Qu'on le veuille ou non, l'histoire du théâtre québécois est marquée, ces vingt dernières années, par le passage de grandes dames. Si j'ose en nommer, c'est peut-être



Louise Laprade dans
la Lumière blanche de
Pol Pelletier (TEF, 1981).
Photo : Anne de Guise.

qu'elles me seront apparues un peu plus grandes que d'autres. J'aurais voulu me limiter à vingt, chiffre magique, mais j'avoue trouver l'exercice beaucoup trop difficile. Je me sens un peu comme l'artiste qui, recevant son prix, doit remercier. J'ai peur d'en oublier. Et j'en oublierai, car elles se font nombreuses, ces comédiennes, auteures, metteuses en scène, scénographes, directrices de théâtre et autres, qui œuvrent dans ce monde encore éminemment masculin. Non, je n'arrêterai pas de protester, de dénoncer, de me révolter contre le pouvoir androcentrique qui ne concède aux femmes qu'une place encore trop étriquée, une reconnaissance trop défaillante. Voudra-t-on des statistiques ?

Il y a vingt ans, elles s'avançaient douloureusement sur la grande scène de notre théâtre québécois. Un cri aigu, en huit monologues, déchirait l'ancre du très institutionnel et canonique Théâtre du Nouveau Monde.

Montréal, mars 1976.

Une femme appuie savamment sur son crayon.

Mais elle n'écrit pas de poème d'amour.

Elle dessine des ventres plats. Des vulves totales¹.

Quelle impudeur ! Des mots qui choquent, une TOTALITÉ qui dérange. Du jamais vu, du jamais entendu au théâtre. La création de *la Nef des sorcières* marquera un pas dans l'avènement d'un théâtre nouveau, ouvrant une brèche dans un théâtre cérébral qui se gargarisait de préoccupations nationales. Les femmes osent parler d'elles et affirmer que leur privé est politique. Françoise Berd, Michèle Craig, Louisette

1. Nicole Brossard, « l'écrivain », dans *la Nef des sorcières*, Montréal, Typo, 1992, p. 127.

Sylvie Drapeau dans
Oh les beaux jours, mis
en scène par Brigitte
Haentjens (Espace GO,
1990). À l'arrière-plan :
André Thérien.
Photo : Yves Renaud.



Pol Pelletier dans
Océan, à l'Espace Libre
(Compagnie Pol
Pelletier, 1995).
Photo : Yves Provencher.



Dussault, Michèle Magny et Pol Pelletier se partagent des textes de Marthe Blackburn, France Théoret, Odette Gagnon, Marie-Claire Blais et Nicole Brossard ; Pol Pelletier interprète en plus son propre texte, de même que Luce Guilbault, qui signe également la mise en scène de ce spectacle, monté dans un décor de l'artiste peintre Marcelle Ferron.

Ce fut un premier coup de lance que cette prise de parole. Suivi d'une autre flèche, décochée deux ans plus tard par *Les fées ont soif* de Denise Boucher. Plus jamais, par la suite, le théâtre, dans les mains de femmes, ne pourra se faire, se vivre dans l'orthodoxie. La création du Théâtre Expérimental des Femmes, en 1979, témoignera d'un besoin pour les femmes de s'allier, de travailler, de fonder et de créer dans des parcours distincts, qui se démarquent des instances dominantes. La création, en 1981, de *la Lumière blanche*, écrite et mise en scène par Pol Pelletier, est à l'image de l'idéologie déstructurante qui infiltre alors le monde théâtral. Quand, à la toute fin de la pièce, Leude, interprétée par la gracieuse et colossale actrice qu'est Louise Laprade, déclare que « le chemin, c'est par là », on ne résiste pas à l'envie de la suivre dans cette lumière.

Depuis, des talents se sont confirmés, des voies se sont élargies. Certes, les femmes qui occupent aujourd'hui la direction de nos théâtres ont beaucoup de mérite à faire voguer leur barque sur les eaux souvent troubles de notre société mercantile. Je pense,

entre autres, à Ginette Noiseux qui accomplit des merveilles à Espace GO ou à Lorraine Pintal qui mène le Théâtre du Nouveau Monde d'une main de maître. Mais n'eût été leurs prédécesseuses – les Pol Pelletier, Louise Laprade, Nicole Lecavalier, Lise Vaillancourt, Jovette Marchessault –, n'eût été les interventions parfois radicales de ces dernières, jamais ces femmes n'occuperaient ces postes stratégiques. Il en va tout ainsi pour nos plus grandes metteuses en scène, qu'il s'agisse d'Alice Ronfard, de Martine Beaulne, de Brigitte Haentjens, de Lorraine Pintal. Le monde théâtral s'est en quelque sorte mis au diapason d'une société en pleine mutation.

Si la première époque du théâtre de femmes fut en effet marquée par beaucoup d'artistes, j'en retiens une, plus particulièrement, qui jamais ne s'est écartée de sa voie. Il s'agit bien entendu de Pol Pelletier. Elle constitue à elle seule l'illustration la plus vraie et la plus parfaite de cette singulière différence dont j'essaie de délimiter les contours. Qui retrouve-t-on, en effet, vingt ans plus tard, se produisant dans le Vieux-Montréal – le berceau même des premières armes du TEF ? Eh bien, re-Pol Pelletier. Et, ce faisant, c'est toute la pratique théâtrale qu'elle se charge de faire trembler. Parce que vraie. Parce que totale.

Au sortir d'*Océan*, le deuxième spectacle de sa *Trilogie des histoires*, les amies qui m'accompagnent se taisent, chacune pesant intérieurement le poids de cette force unique, de cette montagne qui vient de se déployer, là, juste devant nous. Une robe rouge éclairée de vérité. Un soleil qui tourne autour d'une mer lumineuse. Si vraiment nos scènes étaient occupées par ce théâtre-là, certes, mes amies iraient plus souvent au théâtre, elles iraient tout le temps. Mais voilà, ce théâtre-là est rare. Trop rare. Et je la sens terriblement seule cette Pol Pelletier, rebelle absolue contre les manipulateurs de l'art sonnante.

Sans doute que Brigitte Haentjens se sera sentie bien seule, elle aussi, quand après un travail monumental à la direction de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, on lui en a indiqué la sortie. Depuis le Théâtre du Nouvel Ontario dans le lointain Sudbury, le parcours de cette artiste mérite beaucoup plus que les quelques mots que j'en dis.



Hélène Loïselle
dans *Leçon d'anatomie*
(Théâtre d'Aujourd'hui,
1992). Photo :
Daniel Kieffer.

Qu'on se souviennne entre autres d'une mise en scène lumineuse – l'une de ses premières à Montréal – d'*Un oiseau vivant dans la gueule*, de Jeanne Mance Delisle – une auteure à la voix étonnante, qui écrit par ailleurs trop peu. Et de l'audace dont elle faisait preuve dans *Oh les beaux jours*, quand elle osa planter une jeune et ravissante Winnie dans le célèbre mamelon de Beckett. Il faut dire qu'elle fut bien servie par la comédienne Sylvie Drapeau, dont les performances ne cessent d'ailleurs de nous émouvoir.

Louissette Dussault dans
le Voyage magnifique
d'Emily Carr de Jovette
Marchessault (Théâtre
d'Aujourd'hui, 1990).
Photo : Daniel Kieffer.

Émotion et théâtre, voilà bien ce qui va de pair. Il est ainsi de grandes dames comédiennes dans notre théâtre qui, parce qu'elles ne cessent d'un rôle à l'autre de triturer nos sens, nous soutirent de l'admiration pure. Hélène Loiselle est l'une de celles-là. Je me rappelle son jeu fragile dans une *Leçon d'anatomie* où elle incarnait une Martha, seule en scène, déchirée dans son corps et dans son âme.

Ce sont ces défis relevés avec force qui nous révèlent les mystères de la différence des femmes. Quand Jovette Marchessault prend d'assaut l'Histoire pour en faire ressurgir des personnages obnubilés, elle joue de cette force. Elle éclaire les sentiers de notre dramaturgie en mettant au jour les Anaïs Nin, Violette Leduc, Gertrude Stein. On lui sait gré de nous donner à rencontrer toutes les Emily Carr de la terre.

Il en serait d'autres, de ces dramaturges aux voix singulières, qui mériteraient un bout de scène. Je pense immédiatement à Carole Fréchette, une auteure dont la création des textes enflammerait notre théâtre encore trop souvent sclérosé, rangé dans l'intellect de ceux qui le font en général.

Oui, je sais, je sais, j'en oublie. J'avais prévu. J'en aurais choisi vingt, j'en aurais oublié cinquante. J'en aurais choisi cinquante, j'en aurais oublié cent. Qu'elles écrivent, dirigent, jouent, peignent, dansent ou chantent, toutes, elles rayonnent. Et ce n'est pas fini. N'avons-nous pas tout à attendre et à espérer d'une relève à la Paula de Vasconcelos ?

« Imagine », disaient tour à tour Marie, Madeleine et la Statue, à la fin des *Fées ont soif*, en 1978. Oui, les femmes imaginent. Avec leur ventre, leurs sens, leur moi. Et je n'ose pas imaginer ce que serait notre théâtre sans l'apport des femmes. « Je veux jouer », dit Pol Pelletier. Tout est là. ♦